

MOLIÈRE EN VOYAGE

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN
VERS

Benjamin PIFTEAU (1836-1890)

1879

Texte établi par Paul FIEVRE, juillet 2019

Publié par Ernest et Paul Fièvre, Juillet 2019

**MOLIÈRE EN
VOYAGE**

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN
VERS

PAR BENJAMIN PIFTEAU

PARIS, LÉON WILLEM, LIBRAIRIE-ÉDITEUR, 2 rue des
Poitevins, 2.

1879

Inspiré par la vie nomade de Molière, j'ai composé un à-propos en un acte, en vers, pour la naissance du grand comique, sous le titre de Molière en voyage.

Cet à-propos n'est pas, paraît-il, arrivé à propos à l'Odéon, où je l'avais présenté.

Je ne l'en donnerai pas moins ici, à la suite de mon étude intitulée Molière en province.

On jugera cette petite pièce, qm a pour premier tort de n'avoir pas vu le jeu de la rampe.

PERSONNAGES

MOLIÈRE.
LE COMTE DE BARRIS.
JEAN.
LE BAILLI.
MATHURIN.
UN PAYSAN.
MADELEINE BÉJART.
LOUISETTE.
FRANÇOISE.

En Vendée, au printemps de 1648

MOLIÈRE EN VOYAGE

Le bord d'une rivière. Au fond, un rocher s'avancant et formant une grotte avec un banc naturel, la « grotte d'Héloïse », De chaque côté des arbres. Entrée à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISETTE, arrivant lentement par la gauche.

Je vais m'ensevelir dans mon dernier chagrin !
Il le faut, ce beau jour doit éclairer ma fin !

Montrant la grotte de la main.

C'est là, dans cette grotte, où l'on dit qu'Héloïse,
Loin dans les anciens temps, s'est bien souvent assise,
5 Qu'autrefois, avec Jean, je cherchais un abri,
Tandis que, dans le bois, notre troupeau chéri
Se dispersait au loin, courant à l'aventure.
Temps heureux ! Je disais : « Me voilà sa future ! »
Hélas ! Et cependant jamais un mot d'amour
10 Ne me fut dit par lui. C'est aussi...

Entre Jean, par la droite.

SCÈNE II.
LOUISETTE, JEAN.

JEAN, étonné.

Tiens ! Bonjour !

LOUISETTE, de même.

Bonjour, Jean ! Vous ici ! Qu'est-ce qui vous amène ?

À part.

Il parlera peut-être !

JEAN, embarrassé.

Oh ! Rien je me promène.

LOUISETTE, lui montrant la *gratte.**

Voulez-vous sur ce banc vous reposer un peu ?

JEAN, à part.

C'est pourtant le moment ! Mais la force ! Mon Dieu !

Haut.

15 J'en aurais bien besoin ; seulement...

Il s'arrête.

LOUISETTE.

Qu'est-ce à dire ?
Auriez-vous peur de moi ? C'est sûrement pour rire

Lui prenant la main.

Allons, venez ! Je veux !

JEAN, se laissant mener.

Vous le voulez ? c'est bien.

Tous deux s'asseyent sur le banc du rocher.

LOUISETTE, à part.

À son tour maintenant ; car tout cela n'est rien,
Et pourtant je ne puis aller plus loin, moi, fille !

JEAN.

20 Avez-vous ces deux jours travaillé de l'aiguille ?

LOUISETTE, à part.

Comme c'est donc aimable !

Haut.

Oui. Pourquoi ? Croyez-vous
Que je ne fasse rien quand je reste chez nous ?

JEAN.

Non, je ne le crois pas ; car, petite bergère,
On vous donnait déjà pour bonne ménagère.

LOUISETTE, ironiquement.

25 Cela m'a bien servi !

JEAN, continuant.

Même je me disais.

LOUISETTE, interrompant.

Quoi donc, Jean ? Qu'à coup sûr, n'est-ce pas ? je serais
Une épouse passable ?

JEAN, naïvement.

Oh ! non. Qu'en votre armoire
Tout devait être en ordre et sans trou !

À part.

Quelle histoire !
Jamais je n'oserai lui conter mon tourment.

LOUISETTE, ironiquement.

30 Je vous sais vraiment gré de votre compliment !

Reprenant.

Cela ne me dit pas pourquoi, dans la semaine,
Vous faites promenade, ainsi qu'une âme en peine,
Au lieu d'être au travail.

À part.

Tâchons de le piquer.

JEAN.

35 C'est cruel ! Et pourtant je pourrais répliquer
Que vous faites de même et que j'ai pour excuse
Un chagrin qui me ronge et qu'il faut que j'abuse.

LOUISETTE, interrompant.

Pauvre ami ! Dites-moi quel est ce désespoir !
Peut-être qu'à nous deux nous pourrions bien y voir !

JEAN, continuant.

40 Tandis que vous, peut-être, avez dans cette affaire,
J'ai peur de tomber juste, une raison contraire.

LOUISETTE, à part.

Que veut. il donc me dire ? Est-ce qu'il est jaloux ?
Voyons un peu ! Voyons !

Haut.

Il est des rêves doux,
Comme il en est d'amers, et vous devez comprendre
Qu'il me serait permis...

JEAN, interrompant, se levant et venant en avant.

45 C'est assez vous entendre !
Les miens attristeraient ceux qu'on lit dans vos yeux !

À part.

Qui l'eût dit ! Louisette ! Ah ! C'est pour mes adieux !
Un rendez-vous ! Qui sait ? Avec le nouveau comte,
Venu déjà peut-être !

**LOUISETTE, à part, se relevant et s'avançant aussi,
avec tristesse.**

Hélas ! Je lui fais honte !
Voilà le résultat de mon invention !

Haut.

50 Si ce n'était pas vrai !

JEAN.

Je vois l'intention !
Ne prenez pas la peine ainsi de contredire
Votre premier aveu !

LOUISETTE.

Jean ! Laissez-moi tout dire !

JEAN.

Tout ? J'en sais bien assez pour ne douter de rien !

LOUISETTE.

55 De grâce, écoutez-moi ! Car ce triste entretien
Peut-être est le dernier !

JEAN.

J'attendais la nouvelle
Depuis que, tout à l'heure, en me cherchant querelle,
Vous m'avez dit...

LOUISETTE, interrompant.

Oh ! Jean ! Vous ne voulez donc pas
Comprendre que si j'aime...

JEAN, de même.

60 On vient ! J'entends des pas !
On descend le coteau ! S'il allait nous surprendre,
Celui que vous aimez !

À part.

Je ne dois plus attendre,
Puisque mon espérance est tuée à jamais !

Il sort précipitamment par la gauche.

SCÈNE III.

LOUISETTE, restée seule, courant après Jean.

Écoutez-moi ! Pitié !

S'arrêtant, accablée.

65 C'est fini désormais !
Il me fuit, me méprise ! et quand c'est lui que j'aime !
Mourir ainsi ! Pourquoi, dans ma douleur extrême,
Ai-je pu l'égarer !

Montrant le fond, à gauche.

Allons, la Sèvre est là,
Prête à me recevoir !

Allant s'agenouiller à gauche de la grotte.

Prions d'abord !

Entre Molière, par la droite.

SCÈNE IV. Louisette, Molière.

MOLIÈRE, s'arrêtent et montrant la grotte.

Voilà !

J'ai trouvé le premier cette grotte amoureuse.
Madeleine est perdante en bonne parleuse,
Elle tiendra, j'espère, à payer son enjeu :
70 Quatre jours de répit dans son humeur ! C'est peu ;
Mais j'en serai content si cela peut suffire
À trouver une pièce et surtout à l'écrire,
Et même, comme échange, elle aura mon pari :
Du vrai point d'Alençon, quand on l'eût enchéri,
75 Pour se faire au plus tôt une ample collerette
Et border son corsage, un rêve de coquette !

Le point d'Alençon est un point de
couture spécifique à la dentelle
d'Alençon.

LOUISETTE, se relevant.

Mon Dieu ! Pardonnez-moi de me donner la mort ;
Mais vous savez, hélas ! Que c'était dans mon sort !

MOLIÈRE, se retournant.

Arrêtez, malheureuse !

Il se précipite vers Louisette, la saisit et l'entraîne en avant.

Ainsi, dans la rivière
80 Vous alliez vous jeter ! Vous êtes donc sans mère ?
Vous n'avez donc personne à qui ce fût un deuil ?
Personne pour pleurer près de votre cercueil ?

LOUISETTE, embarrassée.

Monseigneur, vos bontés me font toute confuse !
Pardon ! Si, j'ai mon père, et c'est ce qui m'accuse ;
85 Car il n'a plus que moi ; mais, dans mon désespoir.
Je n'aurais pas la force...

MOLIÈRE, interrompant.

Enfant ! Puis-je savoir
L'objet de vos chagrins ?

LOUISETTE.

Monseigneur, oh ! je n'ose !...

MOLIÈRE, interrompant.

Au «Monseigneur», d'abord, souffrez que je m'oppose.
Dites : monsieur tout court ; bien mieux encore ami.
90 Achevez maintenant : je devine à demi.

LOUISETTE, à part.

Pour le nouveau seigneur, et qui pourrait-il être
Si ce n'était pas lui ? Quelle bonté !

Haut.

Peut-être,

Si j'étais chez mon père.

MOLIÈRE, interrompant.

Oui, vous avez raison.

Venez ! je vous rendrai sauvée à la maison.

95 Montrez-moi le chemin.

Il lui offre le bras. Entrent, par la gauche, Madeleine Bèjart et Jean.

SCÈNE V.

Les précédents, Madeleine, Jean.

JEAN, à part.

C'était dans l'évidence

Ce doit être le Comte !

LOUISETTE, de même.

Ah ! Son indifférence

S'explique maintenant ! La dame du château !

Sans doute, c'est bien elle !

MOLIÈRE, voulant prendre la main de Madeleine.

Eh bien ! C'est moi !

MADELEINE, interrompant et le repoussant.

Tout beau

Je ne m'étonne pas que vous m'ayez fait faire

100 Tout à l'heure un pari ! C'était bien votre affaire
D'être seul à chercher !

S'inclinant ironiquement.

Sincères compliments !

MOLIÈRE.

Sur quoi ?

MADELEINE.

Sur votre goût ! Sur vos arrangements !

MOLIÈRE.

Ah ! Ceci maintenant ! Cessez, je vous en prie !
Je ne pourrais répondre à la taquinerie !

MADELEINE, continuant.

105 À Clisson, dans l'auberge, à notre déjeuner,
Vous sortez dans la cour, et j'entends ricaner.

C'était ce rendez-vous que vous donniez, je pense,
À quelque chambrière avec ou sans dépense !

Chambrière : Femme attachée au service de la personne et des chambres. [L]

MOLIÈRE.

Madeline, de grâce ! Est-ce que vous rêvez ?

JEAN, qui s'est approché de Louisette.

110 Moi qui vous aimais tant !

LOUISETTE, aussi à demi-voix, avec reproche.

Moi donc ! Mais c'est assez
De vous voir avec elle

MADELEINE, reprenant et montrant Jean.

Aussi bien, ce jeune homme,
Qu'au bois j'ai dépendu, me répétait...

MOLIÈRE, interrompant.

En somme,
Que prétendez-vous dire ?

MADELEINE, achevant.

« Elle l'attend là-bas ! »

MOLIÈRE.

Qui donc ?

MADELEINE.

Eh ! Son amant !

MOLIÈRE, impatienté.

Quel est tout ce fatras ?
115 Ainsi, vous m'accusez? vous me croyez coupable
D'être d'un rendez-vous? Soupçon bien regrettable !
Vous allez le comprendre !

MADELEINE.

Oh ! je vous sais très fort
En intrigues d'amour ; mais vous me faites tort
Si vous croyez aussi que votre comédie
120 Pourra m'abuser. Non !

MOLIÈRE.

C'est une maladie !
Écoutez donc, au moins !

MADELEINE.

C'est juste ! À votre tour
J'ai donné la réplique. Un mot. Pas de détour.
C'est mauvais au théâtre !

Où vous étiez allé.

MOLIÈRE, interrompant.

140 Que ce sont des amis. D'abord, je dois vous dire

LE BAILLI.

Monseigneur voudrait rire
D'un malheureux bailli N'ai-je pas entendu ?
De maître ils vous traitaient.

MOLIÈRE.

Vous avez confondu.
Enfin, que voulez-vous ?

LE BAILLI.

Vous faire une harangue,
Comme c'est mon devoir.

MOLIÈRE, à part.

145 À quoi rime ceci ? Qu'il avale sa langue !

LE BAILLI, solennellement.

Célèbre descendant
D'une illustre maison !

Il s'arrête, comme pour juger de l'effet.

MOLIÈRE, à part.

C'est un fâcheux pédant !

Haut.

Célèbre ! au jour peut-être où chacun n'est qu'une ombre ;
Et quant à ma maison.

LE BAILLI, continuant.

150 Comme, après la nuit sombre,
On voit naître l'aurore, annonçant le soleil,
Ainsi, pour le pays, vous êtes un réveil,
Que dis-je ? Une naissance au bonheur, à la joie,
À l'heureuse abondance, aux jours d'or et de soie.
155 Oui, nous sommes certains que votre seul désir,
Je puis ajouter même et votre seul plaisir,
En venant parmi nous, sont que chaque famille
Puisse... puisse...

Il s'arrête, cherchant son idée.

MOLIÈRE, plaisamment.

Achevez ! S'il faut que j'apostille
Vos souhaits, dites-les ! Parlez !

LE BAILLI, reprenant, tout d'une haleine.

Puisse bientôt,
Cela me vient enfin, mettre la poule au pot !

Il s'essuie le front d'un air satisfait.

MOLIÈRE, avec une gravité comique.

160 Les vœux que vous formez n'obligent qu'Henri-Quatre,
Et je ne le suis pas il faut donc en rabattre.

Le saluant cérémonieusement.

165 Je n'en reste pas moins, dans mes humbles moyens,
Prêt à vous obliger pour vos concitoyens.
Venez à Fontenay, nous devons nous y rendre,
Et gratuitement, vous nous pourrez entendre,
Et mes amis et moi, de même que nous voir,
Dans une comédie.

Il s'agit probablement de
Fontenay-le-Comte au sud de la
Vendée, proche de Luçon.

LE BAILLI, stupéfait, à part.

Hein ! Que dit-il !

Haut, s'excusant.

Vouloir,
Pour moi, ne suffit pas. J'ai ma femme et ma charge
Je ne puis m'absenter.

MOLIÈRE, plaisamment.

C'est à votre décharge
Vous êtes excusé.

LE BAILLI, s'inclinant gravement.

Merci de vos bontés !

Reprenant.

170 Et puis, si Monseigneur, dans ses joyeusetés,
De retour au château, donne la comédie,
J'en pourrai profiter.

Entre vivement un paysan, par la droite.

SCÈNE VII.

Les précédents, Un Paysan.

LE BAILLI, au paysan, précipitamment.

Qu'est-ce ? Un grand incendie
A-t-il donc éclaté, que tu viens en coureur ?

LE PAYSAN, essoufflé.

Non ; mais c'est pis encore ! Oh ! Monsieur, quelle erreur ?

LE BAILLI.

175 Une erreur ? Et laquelle ? Et qui donc l'a commise ?

LE PAYSAN.

Qui ? Pardi ! Vous !

LE BAILLI, interrompant.

Moi-même ?

LE PAYSAN.

En faisant la sottise
De chercher par ici notre seigneur nouveau !

LE BAILLI.

Insolent !

Reprenant.

Pas possible ! Il était au château ?

LE PAYSAN.

180 Non, voilà qu'il arrive ! Il est dans le village,
Où Madame a voulu goûter notre laitage.

LE BAILLI, perdant la tête.

Lui ? Lui ? Le vrai ? Mon Dieu !

À Molière.

Pour vous, triste imposteur,
S'il est des tribunaux !

Il achève par un geste de menace et sort follement.

LE PAYSAN, à part.

Quel bailli disputeur !
Le vin qu'on s'est versé, c'est clair, il faut le boire !

Il sort derrière le bailli.

SCÈNE VIII.

Les Précédents, moins le Bailli et le Paysan.

MOLIÈRE, à part, plaisamment.

185 Ah ! Bien ! Je comprends donc cette nouvelle histoire !
Tandis que je nageais en pleine illusion,
Et que mes seuls habits faisaient confusion,
J'étais seigneur et maître au fond de sa croyance !
Le plus bête des deux n'est pas celui qu'on pense !

Haut.

190 Madeleine, pardon ! Mais vous voyez comment
Je viens d'être berné pendant un long moment.

MADELEINE.

Borné, c'est bien le mot. Vous aviez cru peut-être
Que vous étiez connu de cet homme champêtre !

MOLIÈRE.

Je confesse humblement que le trompé, c'est moi.

Reprenant.

195 Maintenant, revenons. Perdu dans mon émoi,
J'avais tout oublié

Montrant Jean et Louisette.

Vous et leur aventure.
Il faut pourtant sortir de cette affaire obscure ;
J'entends pour vous ; car, moi, je crois voir assez clair
Qu'ils s'aimaient sans la dire.

MADELEINE.

Encore un conte en l'air !

À Jean.

200 N'est-ce pas, mon garçon, que votre Louisette
Savait bien votre amour, quoiqu'elle fût muette
Sur le sien ?

JEAN.

Pardonnez ! si Louisette sait
Mon amour par quelqu'un, ce n'est pas de mon fait.

MADELEINE, à part.

Oh ! Le grand imbécile !

LOUISETTE, de même.

De même je l'aimais
Il m'aimait sans le dire !

MOLIÈRE, à Madeleine.

J'avais pu le prédire,

Montrant Louisette.

205 Et croyez sûrement qu'aussi, de son côté.

Entrent vivement, par la droite, Mathurin et Françoise.

SCÈNE IX.

Les précédents, Mathurin, Françoise.

LOUISETTE.

Mon père !

MATHURIN, allant à elle.

En quelle angoisse, enfant, tu m'as jeté !

FRANÇOISE, courant à Jean.

Mon cher fils ! D'où viens-tu ?

JEAN, embarrassé.

Pardon ! Pardon, ma mère !

Je ne le ferai plus !

MATHURIN, à Louisette.

Nicolas, mon compère,

Ce matin nous a dit que, sur le bord de l'eau.

210 Tu marchais en pleurant !

FRANÇOISE, à Jean.

Toi, que, sur le coteau,

Le long de nos vieux bois, tu tenais une corde,

Comme un malheureux qui !... Mon Dieu ! Miséricorde !

Je n'ose pas y croire ! Oh ! Pourquoi donc mourir ?

MATHURIN, à Louisette.

Et pourquoi tous les deux ? C'était donc pour couvrir

215 Une honte, ma fille ?

LOUISETTE.

Oh ! Mon père, un tel doute

Contre moi ! Contre lui !

Elle se cache la figure dans ses mains.

MOLIÈRE, à part.

D'après ce qu'il redoute,

Il connaissait l'amour de ces deux enfants-là

Eh ! Quoi ! Jeunes amants, quand vous avez dans l'âme
Un amour saint et pur, cette céleste flamme
Qui de Dieu même émane et dans notre ombre luit,
250 Aveugles, vous voulez vous jeter dans la nuit !
Non ! Vos coeurs, pleins d'amour, s'élançaient l'un vers l'autre :
Que vos coeurs soient unis !

MADELEINE, à demi-voix, ironiquement.

On dirait un apôtre !

MOLIÈRE, aussi à demi-voix.

Puissé-je convertir !

Il cause bas avec elle.

MATHURIN, demi-voix, à Françoise, montrant Molière.

C'est sa religion !

FRANÇOISE, répondant de même.

Quoi ? Va-t-il nous donner sa bénédiction ?

MATHURIN, haussant les épaules de même.

255 Eh ! Non ! C'est un pasteur ! Il ne peut pas !

JEAN, qui a entendu, à part, en se pressant le coeur.

N'empêche !

Tout ça m'a touché là mieux qu'à l'église un prêche !

LOUISETTE, aussi à part.

Pourvu que tout finisse au gré de mon désir !

MOLIÈRE -r~"nant, à Mathurin et à Françoise.

260 À vous deux à cette heure ! Il est temps de choisir,
Si vous ne voulez pas qu'on recommence encore
à vouloir se détruire ! Ici, je vous implore !
Vos enfants s'adoraient, sans se l'être avoué
Vite ! Marier-les ! Que tout soit dénoué !

MATHURIN.

Mais peut-être...

FRANÇOISE.

Il faudrait...

Entre par la droite, le comte de Barrin.

SCÈNE X.

Les précédents, LE Comte de Barrin.

LE COMTE, allant à Molière, avec reproche.

À toi, mon cher poète. Ah ! Pardieu c'est aimable

MOLIÈRE.

265 Cher Comte, ami très cher ? En quoi suis-je coupable,

LE COMTE.

Après toi dans les champs. En me faisant courir

MOLIÈRE.

Comte, je veux mourir
Si je comprends comment dans ses lointains parages
Je te trouve et pourquoi jusque dans ces bocages
Tu viens à ma recherche !

LE COMTE.

270 La chose est pourtant simple. Eh bien ! Tu vas le voir
Il venait de m'échoir,
Par la mort d'un cousin, le domaine où nous sommes,
Avec un vrai château, rêve des gentilshommes.

MOLIÈRE.

275 Je crois bien ! Le château d'Olivier de Clisson !
De ce guerrier fameux pour être à l'unisson,
Il ne te manque plus que la connétablie !

LE COMTE, plaisamment.

Sois sûr que, pour me plaire, on l'aurait rétablie !

Continuant.

Or, la veille, on m'avait trahi chez Marion :
Il me fallait quand même une distraction.
Je la vis en venant dans ma gentilhommière
280 Me mettre au vert pendant la saison printanière.
Je pars à l'instant même. À Nantes, vingt discours
M'apprennent ton passage. On dit que ton parcours
T'amène par ici ; que tu n'as, comme avance,
Que peu d'instant sur moi ; que, selon l'apparence,
285 Je pourrai te rejoindre avant d'être arrivé
À destination. Je brûle le pavé.
J'arrive: tes amis, restés dans le village,
Me font savoir le but de ton pèlerinage.
J'abandonne ma femme, et j'accours. Et voilà !

Reprenant plaisamment.

290 Hein ! La narration que je t'ai faite là
Est-elle assez rapide et comme, en rhétorique,
On nous en demandait, dans la noire boutique
Où pendant trop longtemps nous fûmes écoliers ?

MOLIÈRE, plaisamment aussi.

295 Les maîtres en discours ne sont que des bacheliers
Auprès de toi, mon cher !

Reprenant, simplement.

Merci de ta poursuite
Merci du fond du coeur !

LE COMTE.

Maintenant, tout de suite
Je t'emmène chez moi, mon ami Poquelin.
Je veux dire Molière ! Ainsi donc tu mis fin
Au nom de tapissier pour un nom de théâtre,
300 Presque illustre déjà ?

MOLIÈRE.

Si je m'opiniâtre,
Crois-moi, dans un chemin si pénible à gravir,
C'est la vocation.

LE COMTE, interrompant de la voix et du geste.

Tu parles à ravir ;
Mais, je t'arrêterai ; car, tout à l'heure, à table,
Le moment pour causer sera plus convenable.
305 Allons, vite

MOLIÈRE.

À l'instant ; mais il te faut savoir
Qu'ici même, mon cher, j'achevais par devoir
Une pièce touchante et que ton équipée
Avant son dénouement l'a brusquement coupée.
Souffre donc...

LE COMTE, interrompant.

Une pièce ! Ah ! Ah ! Nous allons voir !

MOLIÈRE.

310 Et tu vas l'applaudir !

À Mathurin et Françoise.

Ainsi le désespoir
De vos pauvres enfants va se changer en fête ?
Au plus tôt, n'est-ce pas ? Leur union s'apprête ?
C'est convenu ?

Entre vivement, par la droite, le Bailli.

SCÈNE XI.
Les précédents, Le Bailli.

LE BAILLI, avec joie.

Merci ! J'ai donc trouvé, mon Dieu !

MOLIÈRE, à part.

Ô pauvre dénouement !

LE BAILLI, au Comte.

Je vous cherche en tout lieu,
315 Monseigneur notre Comte !

LE COMTE, avec hauteur.

Et que me veut cette bête ?

LE BAILLI, à part.

Celui-là, c'est le vrai, car il est malhonnête !

Haut, humblement.

Je suis votre bailli ; je venais vous offrir.

LE COMTE, interrompant.

Quoi donc ? Achève vite ! Ou prends garde d'aigrir
Toute ma belle humeur !

LE BAILLI, s'empressant, solennellement.

Comme, après la nuit sombre,
320 On voit naître l'aurore.

LE COMTE, interrompant.

Assez ! Je suis du nombre
De ceux qui n'aiment pas moutarde après diner.
Ta harangue a tardé : tu peux la rengainer !

MOLIÈRE, au Comte.

D'autant mieux, cher ami, qu'elle est déjà connue,
Ayant ici fêté mon humble bienvenue.

LE COMTE, à Molière.

325 Que me dis-tu donc là ?

MOLIÈRE.

Qu'avant toi j'eus l'honneur
De ce discours brillant ; que j'en sais la teneur.

LE COMTE, avec une feinte gravité.

Tudieu ! Comment cela. Toi, Molière, faussaire !
Tu faisais le seigneur ! Oh ! Criminelle affaire !
Ces hommages pour moi, tu les volais !

MOLIÈRE.

330 Le vrai, c'est qu'ils n'étaient ni pour toi ni pour moi,
Mais bien pour Henri-Quatre. Pour toi?

LE COMTE.

Ah ! bah ! Comment ?

MOLIÈRE.

C'est qu'ils ont rappelé sa promesse, un chef-d'oeuvre La preuve
La poule au pot fameuse !

LE COMTE, riant.

Oh ! Je rirai dix ans !

MOLIÈRE, avec intention.

De ceux qui t'attendaient ?

Reprenant.

335 Tous ces sots quiproquos retardent de ma pièce Ça ! Depuis trop longtemps
Le dénouement prévu !

À Mathurin et à Françoise.

340 On sut vous marier, bénir votre tendresse De nouveau je m'adresse
Unissez-les bien vite, afin qu'eux, à leur tour,
Ils en fassent autant pour leurs enfants un jour !
À vos cœurs de parents ! Commandez en deux mots
À nos désespérés de cesser leurs complots
Vous fûtes bien heureux quand, dans votre jeunesse,

MATHURIN.

345 Il faut quelques écus. Tout ça, c'est bel et bon ! Pour entrer en ménage,
Il n'a jamais suffi de tendre au badinage :

FRANÇOISE.

Ces enfants-là n'ont rien !

LE COMTE.

C'est un léger détail, et, si vous voulez bien,
Je pourrai m'en charger.

| Le vers 347 a 15 syllabes.

MATHURIN, s'inclinant.

Monseigneur !...

FRANÇOISE, de même.

Notre reconnaissance...

LE COMTE.

Attendez donc un peu pour que votre espérance
Ne soit pas trompée !

A à qui il fait signe d'approcher.

En dot, ma belle enfant,

Tirant sa bourse et la lui offrant.

350 Prenez ces cent écus !

MOLIÈRE, au Comte, en lui serrant la main.

Dénouement triomphant.

LE COMTE.

Tu vois que, par moment, je puis être confrère !

LOUISETTE, émue, au Comte.

Pardonnez, Monseigneur ; mais, quand on désespère
Et qu'on se trouve heureuse ainsi subitement...

LE COMTE, interrompant.

355 Votre bonheur s'exprime assez éloquemment
Dans votre doux regard, pour que mon humble offrande
Vingt fois me soit payée !

LOUISETTE, à Jean, avec reproche.

Il faut qu'on vous commande !
Remerciez aussi !

JEAN, s'avancant et saluant le Comte.

C'est avec grand plaisir.

LE COMTE, interrompant.

Très bien.

JEAN, à Louisette.

Si vous saviez ! Toujours mon seul désir
Fut d'être votre époux !

LOUISETTE.

360 Si je puis le savoir !
Ce n'est pas votre faute

Ils se pressent les mains.

LE COMTE, à Molière.

Maintenant, mon cher Plaute,
Qui n'auras pas de meule à tourner, je le crois,
Laissons à leur bonheur ces heureux villageois.

MADELEINE, à part.

Est bien qui finit bien !

À Molière.

Monseigneur vous invite ;
Mais vos amis et moi...

LE COMTE, interrompant et s'inclinant.

Madame, je mérite
365 Cette dure leçon pour n'avoir pas d'abord

Lui baisant les mains.

Su vous baiser les mains ; mais à tout mon grand tort
Vous ne pourrez vouloir me laisser en pâture !

Il lui offre son bras.

**MADELEINE, le prenant et se dirigeant lentement,
avec lui, vers la droite.**

On ne peut plus gaiment guérir une blessure !

LE BAILLI, à lui-même.

Moi seul, je serai donc sans consolation !

MOLIÈRE.

370 Non pas, mon cher bailli ! Dans votre affliction,
Vous pourrez vous distraire en venant nous entendre
Au château dès demain.

LE BAILLI.

Plutôt aller me pendre !
Je suis assez joué !

**MOLIÈRE, à lui-même, en suivant lentement le
Comte et Madeleine.**

Moi, je suis plus heureux !
J'ai trouvé mon sujet le Dépit amoureux.

FIN

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].